

L'ALCOOL

Jeanne Marindol venait d'atteindre sa quarantième année. Ses traits accusaient son âge, mais en une beauté mélancolique qui révélait à l'esprit observateur les soucis de son âme. Son père, Jean Marindol, ancien député, avait, pendant vingt ans, refusé vingt partis de mariage pour sa fille qui n'opposait jamais sa volonté à celle de son père, malgré les envolées de son cœur, vers tel ou tel autre qu'elle aurait préféré. Mais elle ne laissait échapper aucune plainte et attendait que son père lui eût assigné l'époux de son choix.

Et les années passaient impitoyables et cruelles, laissant sur la jeune fille des traces de regrets profonds.

Quarante ans ! son cœur commençait à être las d'espérer, d'attendre. La vie, celle qui fait vivre, celle qui a inspiré Dieu dans sa conception divine, lui était ignorée. C'était de cette vie qu'elle voulait vivre, et non de la banale existence mondaine qui consiste à sourire, à aller dans le monde et à se confiner dans le souvenir d'un passé de famille, sans que l'âme subtile éprouve la joie de l'intimité. Ah ! comme elle souffrait de s'en aller ainsi, de passer comme un nuage blanc, sans savoir si le firmament de la vie avait des constellations et des apothéoses !

Ses lectures de romans la faisaient rêver toujours. Elle se plaisait à se substituer à l'héroïne aimée. La vie ! oh ! la vie partagée, que cela devait être doux ! Comme les douleurs de l'existence courante devaient en être atténuées, et souvent apaisées !

Par moments, elle, qui aimait tant son père, le détestait presque, pour avoir étouffé ses vingt

ans de jeunesse ; mais soudain elle se repentait de sa révolte, de ce cri d'égoïsme, en le voyant attristé par la situation amère qu'il lui avait créée. Il vieillissait, et sa Jeanne n'avait pas encore un époux. Depuis dix ans les aspirants à la main de sa fille s'étaient faits rares. On savait le père exigeant, et d'ailleurs la demoiselle n'était plus de prime jeunesse. Certes, pendant cette dernière phase, il aurait fait des concessions à son orgueil du passé, sans cependant permettre de se mésallier. Il aurait voulu mourir pour lui laisser toute liberté de cœur ; il n'aurait point ainsi souffert d'une alliance contraire à ses principes de famille. Mais sa fille aurait enfin trouvé un appui selon sa pleine volonté de cœur et d'esprit. Et les années cruelles venaient s'appesantir sur elle qui, pauvre résignée, ne laissait point entrevoir, par un soupir, un murmure, l'amertume de son être.

Jeanne souffrait, non de n'être pas établie et de ne pas porter un nom nouveau, mais d'ignorer la vie réelle. Elle ignorait tout, tout, et pareille à une épave de la vie banale, elle allait au gré des années, pleine de tristesse.

Et pourtant elle semblait espérer encore. Instinctivement elle attendait celui qui devait faire jaillir sur elle ce rayon mystique de la vie. Son âge l'effrayait, mais elle ne voulait pas s'y arrêter. Elle courait vers l'automne de sa vie ainsi qu'une fauvette craintive, regardant toujours en arrière comme pour dire, non un éternel adieu, mais une chanson du soir à l'image de l'espérance.

Puis, comme abattue par un roucoulement incessant et toujours en vain, elle songait à l'état de son âme, et pleurait.

Un jour, son père, revenant d'un voyage, lui dit, en souriant :

— Jeanne, ma chère enfant, tu devrais enfin te marier ?

Elle lui jeta un regard qui voulait dire :

— Ne soyez pas ironique, par pitié !

— Écoute, poursuivait-il, un avocat, ton âge, vaillant, de bonne mine, m'a demandé ta main. Veux-tu ?

— Que votre volonté soit faite, répondit-elle simplement.

Et un flot de sang lui monta au visage.

Ah ! cette fois, son père lui avait demandé si elle voulait.

Si elle voulait !...

Mais c'était donc vrai, cette fois !... C'était elle qui devait décider de son sort. Elle !... C'était la vie enfin que son père lui apportait, la vie comme elle la comprenait, la rêvait.

Son père était allé, lui-même, s'ouvrir à un vieil ami. Il lui dit ses fautes, son égoïsme et ses craintes. Sa fille avait été pour lui une sacrifiée ; mais, cette fois, il voulait à tout prix l'établir, la marier le plus convenablement possible, pourtant.

Le vieil ami se frappa le front et tendit la main à M. Marindol. Son filleul, Jacques Lefort, avocat, garçon charmant, instruit, plein d'avenir, fils de ses œuvres, mais noble de cœur, devait faire certainement le bonheur de sa fille.

Et huit jours après,

IL RÉPOND



Professeur. — Quel est la personne la plus paresseuse de la classe ?

— J'en ai pas.

Professeur. — Comment vous ne savez pas qui dort pendant que les élèves font leurs leçons ?

— Le maître, s'il vous plaît, M'sieu.

M. Marindol promit au filleul de son vieil ami la main de sa Jeanne.

Les deux fiancés s'aimèrent à la première entrevue, non comme deux joveux pour qui l'amour est l'idéal du sublime, mais en âmes fortes et qui raisonnent.

Lui avait une allure superbe, elle, une beauté sculpturale.

Quinze jours après, elle redevint soucieuse, inquiète. Jacques, qui ne manquait pas de venir chaque jour lui faire sa cour, en attendant la célébration du mariage qui était proche, avait par moments des allures étranges qui ne ressemblaient en rien à celles des premiers jours.

Lorsqu'il devait dîner chez sa fiancée, il arrivait après l'heure de l'absinthe, avec l'air d'un homme qui aime boire. Un soir, Jeanne dut se retirer à cause de son langage incohérent, et d'une odeur de cigare et d'absinthe mêlée. Elle en était suffoquée.

Malgré une légère observation faite sur un ton doux et calin, l'avocat continuait à se présenter ainsi devant sa fiancée, elle, à la nature si subtile, si délicate, si poétique !

Son père s'en était aperçu. Il en souffrit. Mais il dit à sa fille d'un air enjoué :

— Ah !... Il faut faire comme les autres !... On va au cercle, au café... Mais quel cœur d'or, ce Jacques !...

Pauvre père ! comme elle voyait qu'il souffrait aussi.

Un soir encore, il arriva en titubant presque. Alors, pâle et ferme elle se leva et rentra dans sa chambre, laissant son fiancé avec son père.

Une heure après, M. Marindol alla rejoindre sa fille.

— Que dois-je lui dire, Jeanne ?... demanda-t-il, oppressé et rempli de tristesse.

— Qu'il ne me revoie plus !

Et toute la nuit elle pleura.

Dès le lendemain, Jeanne orna son corsage, du côté du cœur, d'une branchette d'immortelles, comme pour porter le deuil — et pour toujours — de ses espoirs deçus.

SON MÉDECIN

Madame Bouleau. — Tu sais, Bouleau, la première fois que je serai malade j'veux pas que tu me ramènes ce blanc-bee de docteur ; je fais pas de cas des jeunes, moi.

Bouleau. — Ne t'âche pas, j'irai chercher celui que tu voudras. As-tu une préférence ?

Madame Bouleau. — Celui du coin me paraît un homme respectable, et puis il a des titres ; il les montre ; as-tu vu sur son enseigne : Médecin-Vétérinaire ? Ça doit pas être un bête celui-là.

DOUBLEMENT ARTISTE



Client. — Et toutes ces peintures sont de vous ?

Barbier. — Oui. On m'a appris depuis ma plus tendre enfance à me servir de la brosse.